

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 56 (1918)
Heft: 37

Artikel: A travers la bouteille
Autor: C.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-214144>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

« Je fume depuis l'âge de 16 ans. Bonne ou mauvaise habitude ? Je l'ignore. Le mieux me paraît de n'en rien savoir, quoiqu'on puisse citer l'exemple de vieillards de 80 et de 90 ans, ayant toujours eu bonne mine et dont la vie s'est éteinte avec leur dernière pipe. »

Louis Favrat, Lausanne :

Dans les rêves du soir que l'on fait éveillé,
Dans le charme idéal d'une indolente pose,
Lorsqu'on étend les bras et que l'on bâille,
Oh ! qu'un demi-grandson est une bonne chose !

Je ne me lance pas dans les goûts d'aujourd'hui,
Je laisse le flaneur qui passe et se pavane
Fumer du bout des doigts, cousu dans son ennui,
Le manille doré on bien le pur havane.

J'ai le nez moins subtil et je suis ainsi fait
Que je trouve un grandson le plus divin possible
Quand il a la longueur et le teint que l'on sait,
Plus un certain fumet que je crois indicible.

Quand j'ai trouvé celui que je veux consumer,
Que le couchant s'éteint et pâlit la Dent d'Oche,
Je vais à ma lucarne et me mets à fumer,
Gravement, l'œil mis-clos et la main dans ma [poche.]

On est si bien ainsi ! C'est un plaisir à moi,
Presque un bonheur, enfin tout un petit bien-être
Que je savoure en paix, tout seul à ma fenêtre ;
Alors je hume l'air, je fume... je suis roi !

Le demi-grandson (fragment)

A travers la bouteille. — Un brave homme, qui n'avait pas coutume de boire plus que de raison, s'attarda un jour au café. Sa femme, justement inquiète, envoie son petit garçon le chercher.

Voyant son fils, le père qui, exceptionnellement, avait un peu trop « trinqué », se lève aussitôt et sort.

En chemin, honteux de son état et voulant mettre son fils en garde contre les excès de boisson, il lui dit :

— Vois-lu, mon petit Daniel, il ne faut jamais boire trop, car ça vous joue de bien vilains tours. Ainsi, tu vois ces deux hommes, là-bas, sur la route ? — et du doigt il les désignait à l'enfant — Eh ! bien, si tu avais trop bu, tu les verrais à double, c'est-à-dire que tu croirais qu'il y en a quatre.

— Mais papa, observa l'enfant, surpris, il n'y en a pas deux, d'hommes, il n'y en a qu'un. — C.

LA MÈRE GRENIOLET ET SA TCHIVRA

SÈ fasâi dza vilhie la mère Greniolet. Viquestâi tota soletta avoué on tsat, duve dzenehlie, onna tchivra et on bocan. L'amâve son tsat, — on puchéint biou matou nâ quemet on mor de ramoueu et dzéinti quemet onna dzouvena mariâve, — l'amâve son tsat bin mé que l'arâi amâ son hommo s'ein avâi z'u ion. L'étâi tot parâi ein colère contre li dou iâdzo per annâie, ào sailli et ào mâtet d'au tsautempis ; adan cilia sacré bête fotâi lo camp trâi senanne doureint et la mère Greniolet ein vegnâi tota filiappia. Ie savâi prau qu'allâve reveni maigro quemet on passi, qu'on lâi arâi pas bailli on once de vya. L'avâi asséyi de tote lâ ruse po lâi fêre passa ciliau bienné, rein lâi fasâi. Io allâve-te ? La mère Greniolet n'ein savâi rein.

Lè duve dzenehlie assebin l'êtant gataie. Ti lè dzo fâu baillive à medzi, lau lavâve lâ p' qui permet se l'avant estâ se bouibo. Crâio que se l'avâi pu l'au z'arâi assebin courionnâ lè deint. Et pu lè tâtâve po lè z'âto ! Pouâve dere onna senanne devant guierô ein arâi et à quinn'hâora sè dzenehlie lè farant. Dâi z'interné n'arant pas étâ mî soigné que lè dzenehlie à la mère Greniolet.

Po lo tchivra l'étâi oncora bin pî. L'avâi sa reint à l'êtrabyo et adî la mîma, lo premi lin dè coute la porta. Et on boqueten pe l'êtrabyo lo bocan. La tchivra lâi baillive son laci, on laci qu'on n'arâi jamé cru que fusse asse bon : dâo quemet d'au mâ, bllian quemet lè tsemise ài felhie à l'assesseu quand l'assesseusa l'a fê la

buâa et que chêtsant su lo cordi, et ciliâ quemet d'au vin vilhio.

L'étâi lo premi affère que fasâi la mère Greniolet, quand sè lèvâve : allâ arâi la tchivra. L'êtrabyo étâi nâ, on lâi vayâi pas bî. Rein qu'onna croûtie bornatse que l'étâi cllioussa avoué d'au fein. Mâ cein fasâi rein. La mère Greniolet cougnassâi la plièce à la tchivra par tieu, et lè z'adzî assebin. L'entrâve avoué sa béguna et sè choque, on bocon d'aberdjau de matâre, rodzo. Cllioussâi la porta quand l'étâi eintrâve, et lè, dein la né nâire, quemet se l'avâi étâ lo grand dzo, sein sè trompâ, sein tatâ lè parâ, sein trabetsi, lâi allâve rrau... d'au premi coup l'empougnâne lè tête et lo laci bielliâve dein lo seillon. Et l'étâi dinse du veing ans, d'au avoué l'autra tchivra, cllia que l'avâi devant stasse.

Mâ n'ête-te pas arrevâ on dzo que quaque mâlin greliet l'ant voliu ein djuvî de iena à la mère Greniolet. Tandu la nè, l'entrâve dein l'êtrabyo, prégant la tchivra que betant à la plièce d'au bocan, et lo bocan que mettant iô l'étâi la tchivra. Du cein refotant lo camp sein que nion lè z'ausse vu.

Lo leindeman matin, la mère Greniolet va arâi quemet de cotouma, son seillon d'eo lo brê. Clliou la porta on iâdzo dedein, et va à novillon vè la plièce iô d'evessâi être la tchivra. Sè baisse, met le se loignon et va po coumeinc à arâi. Que s'ête passâ ? N'ein sè rein, mâ dâi dzein que passâvânt l'ant oû onna bouélâve. L'étâi la mère Greniolet que desâi :

— Eh ! mon Dieu è-à possiblio ! Lè tête à ma tchivra que l'ant lo décret !

MARC A LOUIS.

Oraison funèbre. — Il y a de cela plusieurs années. On rendait les derniers honneurs à un radeleur d'un de nos petits ports du Léman.

Au bord de la fosse, un collègue du défunt s'avance et, avec émotion :

« Adieu, ami, adieu ! On ne t'entendra plus crier de ta voix sympathique : « embarquement ! » « débarquement ! ». Ah ! messieurs, c'était un homme dépourvu de tout scrupule ; honneur à lui ! » — C. P.

ROMANDS ET BOURGUIGNONS

DEPUIS notre article sur les chansons et contes de la Bourgogne, il nous est tombé sous les yeux une intéressante étude sur la Bourgogne et les Bourguignons par Mme Alice Pouille-Boudriot, où nous trouvons quelques traits nouveaux.

Nous allons y faire, à l'intention des lecteurs du *Conteur* quelques glanures, qui nous fourniront l'occasion de curieux rapprochements.

Le vrai Bourguignon est celui qui cultive la vigne, le « vigneron », l'homme de la « Côte ». Il se moque de tous les Bourguignons d'à côté, les « migeoux de gaude » (mangeurs de boulie) de Bresse, des « borbesses » (embourbés), de la Saône, « que craichan dans l'iâ pot far des rends » (qui crachent dans l'eau pour faire des ronds, c'est-à-dire qui sont bâdauds et paresseux), des « buvoux d'iâ et migeoux de treufes » (buveurs d'eau et mangeurs de pommes de terre), de l'Yonne. De leur côté, les Bourguignons d'à côté, l'appellent « mige-to » (mange tout), « grête-rouèche » (gratte-roche) « qu'à ne tréveille pas l'hivar et qu'à vend portan son vén châr ! (qui ne travaille pas l'hiver et qui pourtant vend son vin cher.)

Le vrai Bourguignon a les cheveux châtains, les yeux bruns, pétillants de malice, les épaules carrées ; il est haut en couleurs. Il parle haut avec force gestes, d'un ton chantant, en roulant les r d'une façon spéciale, chantant, avec une sorte d'humour caractéristique, avec un air de pince sans rire, les histoires les plus folles. On

1 Décroit.

l'a appelé le méridional de l'Est ; jamais pourtant, au rebours des gens du Midi, il ne prend ses farces au sérieux. Il adore épater le bourgeois, si l'on entend par bourgeois tout ce qui est convenu, affecté, comme il faut, tout ce qui a trop de decorum ; il contera d'un air ingénue devant une demoiselle prude, un conte gras et salé ; il jouera au rustre devant un monsieur poseur. Il saisit du premier coup d'œil le ridicule ou le côté faible des gens. Il a l'esprit égocitaire. Les grands airs ne lui en imposent pas de là, la foule des sobriquets fort amusants, qui se donnent les gens des villages — trait que l'on retrouve dans nos localités frontières. Les villages eux-mêmes ont, pour la plupart, leurs sobriquets — tout comme chez nous : il y a « libots » (crapauds), de Cormot, le « Vinvoué (Viens-voir = curieux), de Cirey, les « liorna (sots) de Changey, les « lauvioits » (orverts), La Rocheple, les « ânes », de Biané, les « kiz (grosse sauterelle verte), de Baubigny, etc.

Le Bourguignon a horreur du sentiment étalé. Lamartine y est une exception. Il dissimule son émotion dans une boutade. C'est un sanguin avec tous les défauts des sanguins. C'est un bien buvant, bien mangeant, bien vivant. « Vivant » est le nom patronymique de beaucoup de vignerons de là-bas. Un trait caractéristique de l'esprit bourguignon, c'est son remarquable bon sens, son amour de l'équilibre : il voit clair, il voit juste ; son imagination est vive et chaude, mais souvent son horizon est étroit. Il est rationaliste ; en Bourgogne, beaucoup de contes, peu de légendes, jamais de merveilleux. On n'y connaît qu'une « dame blanche », celle de Saint-Roman, petit village perdu à huit kilomètres de Beaune. Là, qui doit mourir une jeune fille du village, une dame blanche descend le sentier en lacet qui conduit au ruisseau ; elle y prend de l'eau dans le creux de sa main, boit et remonte en gémissant. Ailleurs, les « dames blanches » sont des « gallopotes », c'est-à-dire des garnements qui s'abfublent d'un drap pour aller voler les fruits dans la campagne ; sa piété est familière : les contes suivants le montrent :

Un habitant de Corberon, fréquemment dans les vignes du Seigneur, et qui s'est arrêté à mame « bôchon » (buisson de sapin ou de genièvre qui, pendu au-dessus de la porte, désigne un cabaret) arrive un jour tout échauffé à l'église. Elle est vide : la procession des Rogations serpente déjà à travers la campagne. Il va s'agenouiller devant l'autel de la Vierge, et à haute voix demande : « Boune Sainte Viarge, j'vô prie a nô beiller (bailler, donner) ben du forage (foin) du blet, de l'avone (avoine), ben du vén seurt !

— Non ! point de vén ! point de vén, crie un enfant de chœur dissimulé derrière une stalle.

L'homme, alors regardant avec indulgence l'Enfant-Jésus sur les bras de la Vierge, plique :

— Toué, coye-tai ! (tiens-toi coi, tais-toi). I causai tai mef're, qu'pu de rayon (raison) qu' toué !

C'est au catéchisme :

— Mon petit Pierre, demande le curé à gamin, que dit-on avant de dîner ?

— ? ? ?

— Voyons, petit, que dis ton père avant de manger sa soupe ?

— Mon père, a dit : « Attaquons ! »

S'adressant à un autre gamin, le prêtre demande :

— Voyons Bâtisse, dis-moi où est Dieu ?

— Bâtisse, levant le doigt d'un air agacé d'ordre, demande si inutile, montre le crucifix pendu en disant :

— Agatie don (Regarde-le donc !)

Voici un prône en patois en grande faveur dans le pays : les vieux le disent aux petits enfants :